

## A C T E II.

## S C E N E I.

AMENAÏDE seule..

OU portai-je mes pas? — d'où vient que je  
frissonne?

Moi des remords? — qui! moi? — le crime seul  
les donne. —

Ma cause est juste. — O cieux! protégez mes  
desseins! —

(à Fanie qui entre.)

Allons, rassurons-nous, — suis-je en tout obéie?

F A N I E.

Vôtre esclave est parti, la lettre est dans ses mains.

A M E N A Ï D E.

Il est maître, il est vrai, du secret de ma vie; —

Mais je connais son zèle: il m'a toujours servie.

On doit tout quelquefois aus derniers des hu-  
mains.

Né d'ayeux Musulmans chez les Syracusains,

Instruit dans les deux loix, & dans le deux lan-  
gages,

Du camp des Sarrazins il connaît les passages,

Et des monts de l'Etna les plus secrets chemins;

C'est lui qui découvrit, par une courte utile,

Que Tancrède en secret a revû la Sicile;

C'est

C'est lui par qui le ciel veut changer mes destins.  
 Ma lettre par ses soins remise aux mains d'un  
 Maure,  
 Dans Messine demain doit être avant l'aurore,  
 Des Maures & des Grecs les besoins mutuels  
 Ont toujours conservé, dans cette longue  
 guerre,  
 Une correspondance à tous deux nécessaire;  
 Tant la nature unit les malheureux mortels!

## F A N I E.

Ce pas est dangereux; mais le nom de Tancrede,  
 Ce nom si redoutable à qui tout autre cède,  
 Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur,  
 Ce beau nom que l'amour grava dans vôtre  
 cœur,  
 N'est point dans cette lettre à Tancrede adressée.  
 Si vous l'avez toujours présent à la pensée,  
 Vous avez sçu, du moins, le taire en écrivant.  
 Au camp des Sarrazins vôtre lettre portée,  
 Vainement serait lue, ou serait arrêtée.  
 Enfin, jamais l'amour ne fut moins imprudent,  
 Ne sçeut mieux se voiler dans l'ombre du mystère,  
 Et ne fut plus hardi, sans être téméraire.  
 Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

## A M E N A I D E.

Le ciel jusqu'à présent semble veiller sur moi;  
 Il ramène Tancrede, & tu veux que je tremble?

## F A N I E.

Hélas! qu'en d'autres lieux sa bonté vous rassem-  
 ble!



La haine & l'intérêt s'arment trop contre lui ;  
 Tout son parti se tait ; qui sera son appui ?

## A M E N A I D E.

Sa gloire. Qu'il se montre, il deviendra le maître.  
 Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs ;  
 Il les anime tous quand il vient à paraître.

## F A N I E.

Son rival est à craindre.

## A M E N A I D E.

Ah ! combats ces terreurs ,  
 Et ne m'en donne point. Souvien-toi que ma  
 mère

Nous unit l'un & l'autre à ses derniers momens ;  
 Que Tancrède est à moi ; qu'aucune loi contraire  
 Ne peut rien sur nos vœux, & sur nos sentimens.  
 Hélas ! nous regrettions cette Isle si funeste ,  
 Dans le sein de la gloire & des murs des Césars.  
 Vers ces champs trop aimés ; qu'aujourd'hui je  
 déteste,

Nous tournions tristement nos avides regards.  
 J'étais loin de penser que le fort qui m'obsède  
 Me gradât pour époux l'oppresser de Tancrède,  
 Et que j'aurais pour dot l'exécrable présent  
 Des biens qu'un ravisseur enlève à mon amant.  
 Il faut l'instruire au moins d'une telle injustice ;  
 Qu'il apprenne de moi sa perte & mon supplice.  
 Qu'il hâte son retour & défende ses droits.  
 Pour venger un héros je fais ce que je dois.  
 Ah ! si je le pouvais, j'en ferais davantage.  
 J'aime, je crains un père, & respecte son âge ;  
 Mais

Mais je voudrais armer nos peuples soulevés,  
 Contre cet Orbassan qui nous a captivés.  
 D'un brave Chevalier sa conduite est indigne;  
 Intéressé, cruel, il prétend à l'honneur!  
 Il croit d'un peuple libre être le protecteur!  
 Il ordonne ma honte, & mon père la signe!  
 Et je dois la subir, & je dois me livrer  
 Au maître impérieux qui pense m'honorer!  
 Hélas! dans Syracuse on hait la tyrannie;  
 Mais la plus exécration, & la plus impunie,  
 Est celle qui commande & la haine & l'amour,  
 Et qui veut nous forcer de changer en un jour.  
 Le sort en est jetté.

F A N I E.

Vous aviez paru craindre.

A M E N A I D E.

Je ne crains plus.

F A N I E.

On dit qu'un arrêt redouté  
 Contre Tanocrède même est aujourd'hui porté;  
 Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

A M E N A I D E.

Je le sçai, mon esprit en fut épouvanté;  
 Mais l'amour est bien faible alors qu'il est timide.  
 J'adore, tu le sçais, un héros intrépide;  
 Comme lui je dois l'être.

F A N I E.

Une loi de rigueur  
 Contre vous, après tout, serait-elle écoutée?  
 Pour effrayer le peuple elle paraît dictée.

AME-



## A M E N A I D E.

Elle attaque Tancrède ; elle me fait horreur ;  
 Que cette loi jalouse est digne de nos maîtres !  
 Ce n'était point ainsi que ses braves ancêtres,  
 Ces généreux Français, ces illustres vainqueurs,  
 Subjuguèrent l'Italie, & conquéraient des cœurs,  
 On aimait leur franchise, on redoutait leurs  
 armes ;

Les soupçons n'entraient point dans leurs esprits  
 altiers.

L'honneur avait uni tous ces grands Cheva-  
 liers ;

Chez les seuls ennemis ils portaient les allarmes ;  
 Et le peuple amoureux de leur autorité,  
 Combattait pour leur gloire & pour sa liberté,  
 Ils abaissaient les Grecs, ils triomphaient du  
 Maure.

Aujourd'hui je ne vois qu'un Sénat ombrageux,  
 Toujours en défiance, & toujours orageux,  
 Qui lui-même se craint, & que le peuple ab-  
 horre.

Je ne sçai si mon cœur est trop plein de ses feux.  
 Trop de prévention peut-être me possède ;  
 Mais je ne puis souffrir ce qui n'est pas Tancrède ;  
 La foule des humains n'existe point pour moi ;  
 Son nom seul en ces lieux dissipe mon effroi,  
 Et tous ses ennemis irritent ma colère.

## SCENE II.

AMENAIDE, FANIE, sur le devant.  
ARGIRE, les Chevaliers au fond.

ARGIRE.

Chevaliers, — je succombe à cet excès d'hor-  
reur.

Ah ! j'espérais du moins mourir sans deshonneur,  
(à sa fille avec des sanglots mêlés de colère.)

Retirez vous, — sortez.

AMENAIDE.

Qu'entends-je ! vous ? mon père ?

ARGIRE.

Moi, ton père ! — est-ce à toi de prononcer ce  
nom,

Quand du trahis ton sang, ton pays, ta maison ?

AMENAIDE (faisant un pas appuyée sur  
Fanie.)

Je suis perdue ! . . .

ARGIRE.

Arrête . . . ah ! trop chère victime ;

Qu'as-tu fait ? . . .

AMENAIDE (pleurant.)

Nos malheurs . . .

ARGIRE.

Pleures-tu sur ton crime ?

AME.



A M E N A I D E.

Je n'en ai point commis.

A R G I R E.

Quoi! tu démens ton seing?

A M E N A I D E.

Non. . . .

A R G I R E.

Tu vois que le crime est écrit de ta main,  
 Tout sert à m'accabler, tout sert à te confondre,  
 Ma fille! — il est donc vrai? — tu n'oses me ré-  
 pondre!

Laisse au moins dans le doute un père au déses-  
 poir.

J'ai vécu trop longtemps, — qu'as-tu fait? . . .

A M E N A I D E.

Mon devoir.

Avez-vous fait le vôtre?

A R G I R E.

Ah! c'en est trop, cruelle!  
 Oses-tu te vanter d'être si criminelle?  
 Laisse-moi, malheureuse! ôte-toi de ces lieux:  
 Va, fors, — une autre main sçaura fermer mes  
 yeux.

A M E N A I D E (*sort, presque évanouie entre les  
 bras de Fanie.*)

Je me meurs! . . . .

SCE-

## S C E N E III.

A R G I R E, les Chevaliers.

A R G I R E.

MES amis, dans une telle injure, —  
Après son aveu même, — après ce crime af-  
freux, —  
Excusez d'un vieillard les sanglots doulou-  
reux. —

Je dois tout à l'Etat, — mais tout à la nature.  
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux  
A vos sévères voix mêle sa voix tremblante.  
Aménaïde, hélas! ne peut être innocente;  
Mais signer à la fois mon opprobre & sa mort,  
Vous ne le voulez pas, — c'est un barbare effort;  
La nature en frémit, & j'en suis incapable.

L O R E D A N.

Nous plaignons tous, Seigneur, un père respec-  
table;  
Nous sentons sa blessure, & craignons de l'aigrir;  
Mais vous-même avez vû cette lettre coupable;  
L'esclave la portait au camp de Solamir;  
Après de ce camp même on a surpris le traître;  
Et l'insolent Arabe a pû le voir punir;  
Ses odieux desseins n'ont que trop sçû paraître.  
L'Etat était perdu. Nos dangers, nos sermens  
Ne souffrent point de nous de vains ménage-  
mens.  
Les



Les loix n'écoutent point la pitié paternelle ;  
L'Etat parle, il suffit.

A R G I R E.

Seigneur, je vous entends ;  
Je sçai ce qu'on prépare à cette criminelle ;  
Mais elle était ma fille, — & voilà son époux. —  
Je cède à ma douleur, — je m'abandonne à  
vous. —  
Il ne me reste plus qu'à mourir avant elle. (*il sort.*)



S C E N E IV.

LES CHEVALIERS.

C A T A N E.

**D**Eja de la saisir l'ordre est donné par nous.  
Sans doute il est affreux de voir tant de noblesse,  
Les graces, les attraits, la plus tendre jeunesse,  
L'espoir de deux maisons, le destin le plus beau,  
Par le dernier supplice enfermés au tombeau.  
Mais telle est parmi nous la loi de l'hyménée,  
C'est la Religion lâchement profanée,  
C'est la patrie enfin que nous devons venger.  
L'infidèle en nos murs appelle l'étranger !  
La Grèce & la Sicile ont vû des citoyennes  
Renonçant à leur gloire, au titre de chrétiennes,  
Abandonner nos loix pour ces fiers Musulmans,  
Vainqueurs de tous côtés, & partout nos tyrans.  
Mais que d'un Chevalier la fille respectée,

(à On)

(à Orbassan.)

Sur le point d'être à vous, & marchant à l'autel,  
 Exécute un complot si lâche & si cruel!  
 De ce crime nouveau Syracuse infectée,  
 Veut de nôtre justice un exemple éternel.

L O R E D A N.

Je l'avoue en tremblant : sa mort est légitime,  
 Plus sa race est illustre, & plus grand est le cri-  
 me.

On sçait de Solamir l'espoir ambitieux ;  
 On connaît ses desseins, son amour téméraire,  
 Ce malheureux talent de tromper & de plaire,  
 D'imposer aux esprits, & d'éblouir les yeux.  
 C'est à lui que s'adresse un écrit si funeste,  
*Régnez dans nos Etats !* Ces mots trop odieux  
 Nous révèlent assez un complot manifeste.  
 Pour l'honneur d'Orbassan je supprime le reste ;  
 Il nous ferait rougir. Quel est le Chevalier  
 Qui daignera jamais, suivant l'antique usage,  
 Pour ce coupable objet signaler son courage,  
 Et hazarder sa gloire à la justifier ?

C A T A N E.

Orbassan, comme vous nous sentons vôtre in-  
 jure,  
 Nous allons l'effacer au milieu des combats.  
 Le crime rompt l'hymen. Oubliez le parjure.  
 Son supplice vous venge, & ne vous flétrit pas.

O R B A S S A N.

Il me consterne, au moins : coupable ou fidele,

C

Ma



Ma main lui fut promis : — on approche, — c'est  
 elle,  
 Qu'au séjour des forçats couduisent des sol-  
 dats. —  
 Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offense ;  
 Laissez-moi lui parler.



## S C E N E V.

Les Chevaliers *sur le devant*, AMENAÏDE  
*au fond entourée de Gardes.*

A M E N A I D E *dans le fond.*

O Céléste puissance !  
 Ne m'abandonnez point dans ces momens af-  
 freux.  
 Grand Dieu ! vous connaissez l'objet de tous  
 mes vœux,  
 Vous connaissez mon cœur ; est-il donc si cou-  
 pable !

C A T A N E.

Vous voulez voir encor cet objet condamnable ?

O R B A S S A N.

Oui, je le veux. —

C A T A N E.

Sortons, parlez-lui, mais songez  
 Que les loix, les autels, l'honneur sont outragés ;  
 Syracuse à regret exige une victime.

O R B.





Les Loix des Chevaliers ordonnent ces combats ;

Le jugement de Dieu \* dépend de nôtre bras ;  
C'est le glaive qui juge, & qui fait l'innocence.  
Je suis prêt.

A M E N A I D E.

Vous ?

O B R A S S A N.

Moi seul : & j'ose me flater

Qu'après cette démarche, après cette entreprise,  
( Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur  
autorise )

Un cœur qui m'était du, me sçaura mériter.  
Je n'examine point si vôtre ame surprise  
Ou par mes ennemis, ou par un séducteur,  
Un moment aveuglée eût un moment d'erreur,  
Si vôtre aversion fuyait mon hymenée.

Les bienfaits peuvent tout sur une ame bien née ;  
La vertu s'affermit par un remord heureux.

Je suis sûr en un mot, de l'honneur de tous deux.  
Mais ce n'est point assez : j'ai le droit de prétendre

( Soit fierté, soit amour ) un sentiment plus tendre.

Les loix veulent ici des sermens solempnels ;  
J'en exige un de vous, non tel que la contrainte  
En dicte à la faiblesse, en impose à la crainte,  
Qu'en se trompant soi-même on prodigue aux autels.

A ma franchise altière il faut parler sans feinte :  
Pro-

\* On sçait assez qu'on appelait ces combats le jugement de Dieu.

Prononcez. Mon cœur s'ouvre, & mon bras est  
armé ;  
Je peux mourir pour vous ; — mais je dois être  
aimé.

## A M E N A I D E.

Dans l'abîme effroyable où je suis descendue,  
A peine avec horreur à moi-même rendue,  
C'est effort généreux, que je n'attendais pas,  
Porte le dernier coup à mon ame éperdue,  
Et me plonge au tombeau qui s'ouvrirait sous  
mes pas.

Vous me forcez, Seigneur, à la reconnaissance,  
Et tout près du sépulcre où l'on va m'enfermer,  
Mon dernier sentiment est de vous estimer.

Connaissez-moi ; sçachez que mon cœur vous  
offense ;

Mais je n'ai point trahi ma gloire & mon pays ;  
Je ne vous trahis point ; je n'avais rien promis.  
Mon ame envers la vôtre est assez criminelle ;  
Sachez qu'elle est ingrate, & non pas infidèle.  
Je ne peux vous aimer ; je ne peux à ce prix  
Accepter un combat pour ma cause entrepris.  
Je sçai de vôtre loi la dureté barbare,  
Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare.  
Je ne me vante point du fastueux effort,  
De voir sans m'allarmer les apprêts de ma  
mort ; —

Je regrette la vie, — elle dut m'être chère ;  
Je pleure mon destin, je gémiss sur mon père.  
Mais, malgré ma faiblesse, & malgré mon effroi  
Je ne peux vous tromper ; n'attendez rien de moi



Je vous parais coupable après un tel outrage ;  
 Mais ce cœur , croyez-moi , le ferait davantage ,  
 Si jusqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.  
 Je ne veux (pardonnez à ce triste langage)  
 De vous , pour mon époux , ni pour mon Che-  
 valier.

J'ai prononcé ; jugez , & vengez vôtre offense.

ORBASSAN.

Je me borne , Madame , à venger mon pays ,  
 A dédaigner l'audace , à braver le mépris ,  
 A l'oublier. Mon bras prenait vôtre défense.  
 Mais quitte envers ma gloire aussi bien qu'en-  
 vers vous ,

Je ne suis plus qu'un Juge à son devoir fidèle ,  
 Soumis à la loi seule , insensible comme elle ,  
 Et qui ne doit sentir ni regrets ni courroux.



SCENE VII.

AMENAÏDE, — Soldats dans l'enfon-  
 cement.

J'ai donc dicté l'arrêt, — & je me sacrifie! —  
 O toi seul des humains qui méritas ma foi ,  
 Toi pour qui je mourrai , pour qui j'aimais la vie ,  
 Je suis donc condamnée! — Oui , je le suis pour  
 toi ;  
 Allons , je l'ai voulu ; — mais tant d'ignominie ;  
 Mais un père accablé dont les jours vont finir !  
 Des

Des liens, des bourreaux, — ces apprêts d'infamie!  
 O mort, affreuse mort! puis-je vous soutenir!  
 Tourmens, trépas honteux, — tout mon coura-  
 ge cède,

— Non, il n'est point de honte en mourant pour  
 Tancrede.

On peut m'ôter le jour, & non pas me punir.  
 Quoi! je parois trahir mon père & ma patrie?  
 Je les servais tous deux, & tous deux m'ont flé-  
 trie;

Et je n'aurai pour moi, dans ces momens d'hor-  
 reur,

Que mon seul témoignage, & la voix de mon  
 cœur!

(à Fanie qui entre.)

Quels momens pour Tancrede! O! ma chère  
 Fanie,

(Fanie lui baise la main en pleurant, & Aménaida  
 l'embrasse.)

La douceur de te voir ne m'est donc point ravie!  
 F A N I E.

Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux!  
 A M E N A I D E.

Ah! — je vois s'avancer ces monstres odieux...  
 (Les Gardes qui étaient dans le fond s'avancent  
 pour l'immoler.)

Porte un jour au héros à qui j'étais unie,  
 Mes derniers sentimens, & mes derniers adieux,  
 Fanie; — il apprendra si je mourus fidèle;  
 Je coûterai du moins des larmes à ses yeux:  
 Il pourra me venger: — ma mort est moins cruel-

le.  
 Fin du second Acte.